

Demain la mer

Film de Katerina Suvorova, Allemagne, Kazakhstan | 2016 | 88 minutes

Une chaleur sèche ...

Le soleil tape fort. La chaleur se ressent, le spectateur transpire. Le sable est blanc, doux, infini. Des bateaux de couleurs vives se baignent sous le soleil. On se croirait à la plage... presque. Personne ne flâne au soleil, les châteaux de sable sont absents et la mer est très loin. En effet, nous ne sommes pas sur la Côte d'Azur, mais bien au cœur de l'Asie-centrale, à la mer d'Aral, pour être précises. Pour celles et ceux qui ne connaissent pas son histoire, la mer d'Aral, située entre le Kazakhstan et l'Ouzbékistan fut l'objet d'une politique d'assèchement de l'URSS. Depuis 1960, la mer a perdu 60% de sa surface.

Une vraie situation catastrophique, peut-on se dire. Cependant, sans les déranger ni s'apitoyer sur le sort des habitants, Katerina Suvorova, la réalisatrice kazakhe, nous invite à partager avec eux un court épisode de leur vie. Ayant déjà réalisé un film sur le pays dont elle est originaire, Katerina Suvorova, nous offre une lueur d'espoir, de fraîcheur sous cette chaleur qui nous paraît étouffante. Ainsi, nous rentrons dans un moment de leur quotidien, une tranche de vie, un simple aperçu à un instant T. Ils faisaient des choses avant le film et continueront de faire des choses après notre passage, comme si le vent du désert effaçait toute trace. Ce choix narratif nous fait nous questionner sur ce que nous voyons. Nous voulons des explications. Nous n'entendons pas les questions qui sont posées aux "acteurs" ce qui nous donne une impression de réflexion intime et non pas d'entretien et laisse libre court à notre imagination. Comme la lecture d'une page de leur journal intime, ou un monologue de leur petite voix intérieure. Une discréption immersive.

Malgré la vision de Suvorova, on ne peut pas s'empêcher d'avoir un regard occidental méprisant. Grandissant pendant la période connue de l'Après-guerre froide, il est peut-être naturel, voire inconscient, d'avoir un regard si critique ou même condescendant de leur vie au centre d'une catastrophe. On attend de voir de la souffrance et de la misère d'une vie bouleversée par un tel désastre. Toutefois, cet aperçu de la vie au cœur du Kazakhstan est bien le contraire, ce qui nous affecte tout autant.

"Tous les 50 ans, la génération se renouvelle et tous les 100 ans, la terre se renouvelle aussi". Cette citation kazakhe nous dévoile une façon de penser beaucoup moins dramatique que nous occidentaux. Si la mer a disparu, ne serait-ce qu'un cycle naturel de la vie ?

Nous rencontrons toutes les générations d'un village kazakh. Des enfants qui apprennent à nager, des adolescents à l'école qui préparent un spectacle, des

adultes durant leur journée de travail mais aussi un grand père s'occupant de ses plantations. Toutes les étapes du cycle de la vie se croisent dans ce documentaire. Tout ce qui leur arrive ne serait qu'une renaissance de leur terre ?

“Le climat s'est détérioré à cause de l'environnement. Quand la mer était pleine, le climat était doux et frais” évoquent mélancoliquement des personnes âgées. Un homme songe à ses souvenirs de jeunesse “il pleuvait et ça arrosait toute la région”. Il courait dans “les prairies de mon enfance” et se rappelle “des hivers enneigés”. Maintenant, aucune herbe ne peut pousser, cependant, il nous avoue ces moments passés sans aucune tristesse.

Son père, Zhoke, a 80 ans. Il vit éloigné de la ville et de sa famille, reclus dans sa hutte faite de terre.

Sa philosophie lui a appris à s'adapter, à s'harmoniser à son nouvel environnement naturel. Il continue de travailler la terre, la cultiver plutôt que de mourir malgré son désaccord avec sa famille. Son fils nous avoue, malgré son inquiétude envers l'âge avancé de son père, que l'idée de la symbolique de l'arbre planté pour les générations futures le remplit de fierté.